

L'Amour
au temps
des éléphants

De la même auteure chez À vue d'œil :

L'Île aux enfants

Ariane Bois

L'Amour
au temps
des éléphants



© Belfond, un département de Place des éditeurs,
2021.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0478-6

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

« Les chiens, ce n'est plus suffisant. Les gens ne se sont jamais sentis plus perdus, plus solitaires qu'aujourd'hui, il leur faut de la compagnie, une amitié plus puissante, plus sûre que toutes les autres que nous avons connues. Quelque chose qui puisse réellement tenir le coup. Ce qu'il nous faut, c'est les éléphants. »

Romain GARY

Le Figaro littéraire, mars 1968

« Ils ne pouvaient donc imaginer à quel point la défense d'une marge humaine assez grande et généreuse pour contenir même les géants pachydermes pouvait être la seule cause digne d'une civilisation. »

Romain GARY

Les Racines du ciel

« Les jours de blues sont derrière moi
Seuls les ciels sont bleus désormais. »

Blue Skies, Irving BERLIN,
par Joséphine Baker, 1927

*À celui qui m'a fait découvrir,
entre autres, l'Afrique*

PREMIÈRE PARTIE

13 septembre 1916,
Erwin, Tennessee

De loin, ce n'est qu'une houle, un grondement. Mais quand on s'en approche, la foule ressemble à un organisme géant en colère. Elle bruit d'une seule poitrine, hurle à intervalles réguliers, donnant l'impression à celui qui l'observe de tanguer. Les hommes arborent leurs plus beaux chapeaux melon, les femmes paradent en tenues vives. Des enfants sont juchés sur les épaules paternelles, d'autres sautillent en piaillant. Certains ont suspendu leurs tâches quotidiennes, tels ces bouchers ceints de leurs tabliers sanguinolents ou ces boulangers blancs de farine.

Malgré la fine pluie qui tombe sans

discontinuer depuis des heures, il est presque impossible de se frayer un chemin parmi la cohorte des citoyens qui piétinent le sol couvert d'une boue jaunâtre et grasse arrivant parfois jusqu'aux chevilles.

La population entière – deux mille âmes – semble s'être donné rendez-vous dans la rue principale d'Erwin, cette bourgade poussée trop vite, véritable champignonnière de constructions. Le spectacle va bientôt débiter, des petits malins cherchent à se faufiler au premier rang. Les chiens jappent, flairant l'événement exceptionnel.

Soudain, une rumeur monte de la foule.

Partis de Nolichucky Avenue, les éléphants ont emprunté Tucker Street et s'avancent désormais sur Main Street, enchaînés les uns aux autres. Mabel, la

femelle aux yeux bordés de cils d'une longueur prodigieuse, ouvre solennellement la marche. Puis vient Shadrack, le vieux mâle, qui pose ses pattes avec précaution sur le sol, ébahi de croiser tant d'humains sur son chemin. Deux autres pachydermes, dont le nom s'est perdu, trottent presque gaiement à côté de leurs cornacs. Enfin, dans un contre-jour saisissant, paraît Big Mary, la cause de cet engouement extraordinaire. C'est une éléphante d'Asie âgée de trente ans, mais contrairement à ses congénères souvent efflanqués, galeux ou malades, elle a des dimensions imposantes. Dépassant deux mètres au garrot, affichant cinq tonnes sur la balance, elle marche devant Jumbo, la star du fameux Barnum, le plus grand cirque du monde. Sa trompe oscillant au rythme de ses pas, elle avance, déroutée,

nerveuse. Aujourd'hui, pas d'accessoires, ni ballons ni musique, rien qu'une procession sous la pluie, entre des colonnes de visages curieux, hostiles. Même ses entraîneurs qui cheminent à ses côtés lui semblent étrangers. Elle n'a eu droit ni aux caresses ni aux quignons de pain qu'elle s'empresse d'engloutir dans son fourreau gris. Et où est passé son cornac habituel, celui qui la lave, la félicite quand elle a bien travaillé et lui donne même du whisky, les soirs où le vent se faufile dans son enclos ? L'homme a déclaré forfait et l'a abandonnée.

Quand on écarte ses compagnons et qu'on l'immobilise soudain, Mary se met à trembler. Massés de l'autre côté de la rue, les éléphants refusent de la quitter. Les hommes du cirque jouent

de la cravache pour les contraindre à avancer.

Sentant ses pieds se soulever, Mary barrit, affolée. Une acrobate détourne son visage raviné de larmes. Des ricanements, des jurons, des menaces montent du public.

— Respire, respire, ma vieille. Car la suite ne va pas te plaire !

— C'est la fête de la cravate au cou, ma belle !

— Quatre, trois, deux, un, dans les airs, Mary.

Des hommes lui passent une chaîne autour du cou et la fixent au crochet de l'immense grue.

— Tuez-la, tuez-la !

Le moteur démarre, la grue s'ébranle, la chaîne se tend autour de son corps.

Tirée par le cou avec une lenteur

terrible, Mary commence son ascension funeste.

Dans la foule, indifférente à la boue qui macule ses pieds et à la pluie qui dégouline dans son cou, Arabella serre les poings devant l'ignoble tableau : l'animal suspendu, ballotté dans les airs, à deux mètres du sol. Soudain un bruit se fait entendre. La chaîne reliant Mary à la grue a cédé. L'éléphant s'écrase par terre dans un craquement d'os.

La clameur redouble.

— Allez-y, tuez-la !

Livides, des membres du cirque Sparks emmènent la jeune acrobate évanouie. Un cornac s'agenouille auprès de Mary et lui parle au niveau d'une oreille en forme d'immense feuille flétrie. Couchée sur le flanc, celle-ci regarde la foule d'un œil vide. Arabella se force à observer cette ignominie.